



présente

La question

une nouvelle inédite

de

Patrice Dufétel

© Patrice Dufétel 2016

Il y a ceux qui ont dit oui et puis les autres. Les autres qui se taisaient. Debout assemblés sur la place noire de monde. La voix n'avait pas tremblé. Et la question était tombée d'un coup. Brutale. Dans l'air glacé du printemps. Une simple question. Personne n'avait osé bouger. Personne n'avait osé affronter le regard de l'autre. Des hommes et des femmes. Le village entier. Jeunes et anciens.

Depuis des semaines, on le pressentait. Après toutes ces rumeurs. Il fallait que la question fût posée. Le oui avait fini sa course en une manière d'écho douloureux. À présent, la foule se trouvait divisée entre ceux qui avaient parlé et les autres. L'homme, sur la grande estrade, a reposé son micro et il a fixé les gens intensément. De ses yeux noirs. Et il n'a rien décidé. Il a fait signe à tous qu'il était temps de se disperser, qu'on en reparlerait plus tard, que rien n'était tranché.

Les gens se sont éloignés sans savoir que dire ni penser. Entre ceux qui avaient parlé et ceux qui s'étaient tus, la frontière devenait palpable. Avant, tout était caché et maintenant chacun pouvait savoir ce que l'autre pensait. Untel a dit oui. Unetelle ne s'est pas exprimée. Et c'était plus terrible encore que de ne pas savoir. Durablement, les choses ont changé. Des gens qui ne se parlaient pas se sont mis à le faire. Et d'autres qui étaient amis n'ont plus souhaité se parler. Chacun se pointait du doigt. Et, souvent, ce n'était pas bon signe, cela voulait dire que l'on réprouvait l'autre et suggérait le sentiment d'une honte.

Jusqu'alors, le village n'avait eu à faire face qu'à une rumeur insidieuse. Mais là, c'était pire. Très vite, la haine s'installa entre les habitants. Ceux qui n'étaient pas d'accord changeaient de trottoir. Selon le côté de la rue, la honte prenait un autre visage. La honte était une diva que l'on redoutait. Pour un oui, pour un non, elle s'affichait. Et la vie devenait impossible. À l'école même, les enfants se chamaillaient, ta mère a dit oui, ton père a dit non. Les plus vieux et les plus vieilles se donnaient des coups de canne. Et puis, les souvenirs s'embrouillaient. L'un tenait de l'une ce que l'autre avait dit. Et l'autre faisait dire à l'un ce que l'une avait dit et qui n'était pas vrai. Et le sens de tout cela changea tant et tant qu'un glissement se produisit entre ceux qui avaient dit oui et ceux qui n'avaient pas parlé. Sans que la haine recule pour autant. Sans que les gens cessent de se fustiger, de se combattre, partout, aux champs, dans la rue, à l'école, à la maison pour personnes âgées et même à l'église. Ceux qui avaient dit oui n'étaient plus aussi sûrs et ceux qui s'étaient tus commençaient à douter. Plus rien ne faisait loi au village. Les gendarmes n'étaient pas d'accord avec leur chef et lorsque l'un disait oui, les autres répondaient non et vice versa.

La confusion était à son comble. Plus personne ne savait plus au juste qui avait posé la question et pourquoi. Et plus que la question, c'est la réponse qui importait et à laquelle il fallait se ranger pour ne pas risquer une disgrâce définitive.

Lorsque Hoyo arriva au village, la surprise fut totale. Personne ne le connaissait. Il avait des traits doux et brunis par le soleil d'un pays bien plus au Sud, une belle peau ambrée de métèque. Après quelque temps, chacun se mit à lui parler et il fascinait autant que fascinait sa faculté à parler à tout le monde. Sa voix était claire. Il parlait sans amertume de son pays. Il souriait aux enfants. Il souriait aux parents. Rien ne le troublait. Aucune rancœur. Et c'était étrange d'écouter cet homme parler lentement avec des mots gorgés de soleil et d'alizés. À son approche, les gens oubliaient de se quereller. Ils se pressaient pour l'entendre. On disait, voilà Hoyo, il a encore des histoires à raconter. Et dans ses yeux, des collines, des lacs, des forêts, une antilope, un aigle royal, ou la peau d'un tambour. Les gens réfléchissaient. À cet être rare qui avait tant voyagé, ce serait bien de poser la question. Peut-être qu'il avait la réponse, lui. Et chacun l'écouterait. Parce que tout le monde aimait Hoyo. Oui, Hoyo était le seul à pouvoir trancher.

Alors, il y eut une sorte de trêve. Il fallait saisir cette chance et vite ! Un villageois fut désigné pour poser à Hoyo la question en question, celle qui avait coupé le village en deux et celle qui devait le rassembler à nouveau, car nul doute que la réponse d'Hoyo ferait l'unanimité.

À nouveau, la foule se massa sur la place. Hoyo faisait face aux villageois. Son visage rayonnait. Chacun retenait son souffle. Et pourtant, aucun son ne sortait de la bouche de celui chargé de poser la question à Hoyo. Comme une traînée de poudre, la rumeur se répandit, il ne pourrait y avoir de réponse à la question, car la question, tout le monde ici l'avait oubliée. Et tout le monde s'en rejetait la responsabilité. Et soudain, Hoyo se sentit un peu seul pour séparer tout ce joli monde qui s'étripait à nouveau sans se poser de question !

Patrice Dufétel

Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »

